



HAL
open science

La fin de la Romania d'Afrique : quelle Romania les Arabes ont-ils rencontrée ?

Francis Manzano

► **To cite this version:**

Francis Manzano. La fin de la Romania d'Afrique : quelle Romania les Arabes ont-ils rencontrée ?. 1997. hal-03168614v2

HAL Id: hal-03168614

<https://hal.science/hal-03168614v2>

Preprint submitted on 3 Jul 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Francis Manzano

La fin de la Romania d'Afrique : quelle Romania les Arabes ont-ils rencontrée ?

De longue date, Francis Manzano s'est intéressé aux conditions de développement puis de disparition de la Romania d'Afrique du Nord ; notamment alors qu'il enseignait et dirigeait des recherches à l'Ecole Normale Supérieure de Sousse (Tunisie). Cette problématique a donné lieu à quelques publications, en même temps qu'elle fondait une bonne part des sources du modèle sociolinguistique tripolaire d'analyse du Maghreb, proposé par le chercheur. Ce texte de travail, resté inédit, était contemporain du Cahier de Sociolinguistique n°4 (*Langues du Maghreb et du Sud méditerranéen*, 1999), où l'auteur a fait paraître « Eléments d'archéologie du paysage sociolinguistique d'Afrique du Nord ». Ce dernier focalisait sur les évolutions phonétiques des langues proto-romanes régionales, révélées par l'observation d'un petit corpus de toponymes issus de l'Afrique latine. L'ensemble de ces deux textes fournit donc quelques éclairages et voies d'intelligibilité pour une période très floue, celle de l'arrivée et de l'implantation assez rapide des Arabes dans la région (fin VII^{ème}).

Comme l'auteur l'a souvent rappelé, la manière dont les choses se sont passées conduit à évacuer l'idée d'un recul massif ou d'une interruption brutale de cette Romania, et l'on sait d'autre part que des communautés romano-chrétiennes se sont maintenues et ont fonctionné longtemps, au moins jusqu'au XII^{ème} siècle, et probablement plus longtemps sur différentes marges du sud tunisien (Manzano 1996, « Sur les mécanismes du paysage sociolinguistique et identitaire d'Afrique du Nord »). S'ouvre ainsi un autre pan, celui de la rencontre, de l'échange, des langues et des cultures en Méditerranée occidentale, auquel l'auteur consacre une part importante de ses réflexions, de longue date.

Il travaille toujours sur de tels thèmes, peu abordés par la recherche il est vrai, et l'on retrouvera plusieurs préoccupations de ce type dans ses approches sociolinguistiques récentes d'al-Andalus (Espagne), ou celles qu'il continue de mener sur l'ensemble de la Méditerranée occidentale.

*

Ce travail est déposé sous sa forme initiale. Des retouches de forme et de fond seraient évidemment nécessaires, notamment parce que la recherche sur de tels thèmes a évolué en trois décennies. Une version mieux actualisée et documentée est d'ailleurs à l'étude. Mais le caractère documentaire subsiste, car le texte illustre une période où le chercheur mettait en place son modèle d'analyse sociolinguistique tripolaire du nord de l'Afrique (plusieurs formulations de 1996 à ce jour).

Mots-clefs/Keywords :

Contacts de langues ; Romania ; Diachronie ; Dialectologie ; Latin d'Afrique ; Punique ; Berbère ; Arabe

© *Tous droits réservés Francis Manzano*

Les données et positions intellectuelles d'un chercheur appartiennent à ce chercheur comme au terrain dont proviennent ces données. Vous pouvez donc utiliser et citer librement ce document mais en ayant la courtoisie d'en citer la source.

francis.manzano@univ-lyon3.fr

Du point de vue des romanistes, le Maghreb peut être considéré comme un secteur retranché à la Romania primitive, celle des premiers siècles de l'ère chrétienne. Aussi a-t-on utilisé l'appellation de "Romania perdue" à ce propos. L'expression, que l'on retrouvera par exemple dans l'ouvrage désormais classique de Willy BAL (01), est par ailleurs appliquée aux secteurs du Nord et de l'Est, gagnés par les langues germaniques ou slaves. C'est une expression passablement malheureuse, car dans le Sud du bassin méditerranéen elle vient partiellement heurter l'attachement islamique du Maghreb. Une telle formulation s'est en effet inscrite inévitablement sur un fond de colonisation à la fin du XIXème siècle et durant la première moitié du XXème. Le terrain polémique n'était pas loin: la France, l'Espagne et même l'Italie ramenaient en Afrique l'occident romain, catholique, les puissances européennes modernes relayaient l'action civilisatrice de Rome; on allait ainsi pouvoir reprendre ce qui avait été "perdu" quelques siècles plus tôt (02).

Ces considérations sont loin d'être secondaires. Elles permettent par exemple de comprendre pourquoi ne s'est jamais constitué un véritable chantier de la romanistique maghrébine. Tout projet cohérent dans ce sens a buté sur une problématique culturelle explosive, tant à l'époque des colonisations que de nos jours.

A cet égard le Maghreb présente la particularité saillante d' être culturellement et linguistiquement fondé sur une mécanique d'identification tripolaire (03). Chacun des trois pôles en présence, **berbère**, **roman** ou **arabo-islamique**, entretient tour à tour des rapports de complémentarité ou d'exclusion avec les deux autres composantes. Du point de vue que nous développons ici, le problème essentiel (qui motive différents réflexes de rejet par le pôle **arabo-islamique**) réside dans la difficulté à faire cadrer le pôle le plus récent et les pôles plus anciens du roman et du berbère. Ces deux pôles sont en effet globalement conçus comme tendant à porter atteinte à deux dogmes du pôle arabo-islamique, celui de l'**arabe**, langue d'Etat et plus encore de la Nation (04), celui de l'**islam** enfin. Les difficultés de reconnaissance de la langue et de la culture berbères dans le cadre des Etats maghrébins contemporains illustrent en synchronie cette mécanique répulsive (05).

Le pôle **roman**, pour des raisons historiques et méthodologiques, doit être segmenté en deux périodes distinctes. La plus récente est celle de la diffusion de **langues romanes** à part entière. Cela est très visible dès la fin du Moyen Age et implique des idiomes distincts : **portugais, espagnol, italien, catalan, provençal, gènois** etc. (06).

La diffusion du **français** et la constitution d'une francophonie maghrébine au XXème siècle représentent naturellement la conséquence la plus actuelle de ce mouvement profond.

La période la plus ancienne est donc celle de la **Romania primitive**, fondée sur les mutations du **latin vulgaire** d'Afrique, vraisemblablement très avancées lors de la première conquête arabe (milieu du VIIème siècle). C'est d'elle que nous traiterons exclusivement désormais. Quelques rappels historiques sont indispensables à chaque pas, qui permettent de suggérer quelques voies de réflexion sociolinguistique.

I- UNE ROMANIA VENERABLE MAIS A LA DERIVE.

Le patrice **GREGOIRE** est défait à la bataille de **SBEITLA** (Tunisie) en 647. Il y a près de huit siècles qu'est en place le processus de romanisation politique, culturelle et linguistique. Mais différents soubresauts se sont produits depuis le IVème siècle en particulier, dont nous nous efforçons plus loin d'envisager les retombées linguistiques. C'est d'abord l'immense schisme du **donatisme**, qui divise l'Afrique romaine et chrétienne sur fond de guerre civile (IVème siècle). Suit un siècle d'occupation **vandale**, un siècle enfin d'occupation **byzantine**, laquelle cèdera aux pressions arabes du VIIème siècle.

Autant dire qu'il s'agit d'une Afrique ravagée, qui cherche sans doute des repères sûrs et ne parvient pas à en trouver facilement. En période de crise, la foi peut être un de ces fils conducteurs: ce fut elle sans doute qui suppléa à la fragilité des pouvoirs en cimentant quelques temps encore des communautés qui expérimentaient de plus en plus leur marginalité géographique aux confins de l'ancien Empire.

De ces époques de violence rend bien compte un auteur comme **CORIPPE**, qui décrit les batailles contre les nomades chameliers au début du VI^{ème} siècle, soulignant les exactions des barbares, les campagnes et les églises incendiées, les populations et le clergé réduits en esclavage (07). Ceci pour la partie orientale. A l'autre bout et un siècle plus tard, quand se désagrège la mouvance romano-chrétienne, on voit encore les communautés dater leurs inscriptions à partir de la fondation de la province romaine. Etudiant ainsi une inscription chrétienne de **VOLUBILIS** en 616 de la province (soit 655 de l'ère chrétienne), Jérôme CARCOPINO écrivait: "...nous aurions ici un témoignage des conditions précaires où, retranchés derrière leurs murs, les derniers habitants des villes antiques du Maroc, continuaient, selon la nomenclature et dans le cadre que Rome leur avait légués, à défendre par leurs propres moyens contre les pillards du "bled" leurs richesses et leur sécurité." (08).

Une Afrique politiquement et militairement désorganisée ne pouvait soutenir le choc des contingents arabes. C'est d'ailleurs plus sur les résistances berbères que butèrent les conquérants (09). Néanmoins, pour superficielle qu'elle puisse paraître, la première vague d'occupation traverse le Maghreb en quelques années, inaugurant ainsi un nouveau cycle historique en Afrique du Nord.

Avant d'effectuer une analyse sociolinguistique de ce terrain, il faut enfin rappeler que la présence romaine en Afrique fut une présence "étagée", très dense dans la partie orientale (cf. Tunisie actuelle), moins bien assurée et du moins souvent contrariée vers l'ouest (10). Cf. **Annexe 1**.

Le mouvement de latinisation toucha d'abord les élites. La conservation du pouvoir implique tôt ou tard un mouvement d'acculturation et d'assimilation linguistique. Mais à elle seule, cette explication économique et politique ne suffit pas. Langue et culture latines semblent avoir exercé une grande fascination sur les élites locales, déjà sensibilisées ou formées à la culture grecque (12). D'abord langue de l'administration et du droit, on peut donc estimer que le latin devint rapidement langue de culture ou **variété high**. Mais les classes gagnées au latin par ce processus n'en conservaient pas moins la possibilité d'échanger en punique ou en berbère avec des gens de moindre condition et dans l'ensemble des situations triviales.

C'est une situation de **diglossie** qui se profile, dans laquelle le latin, langue de promotion sociale, doit dominer le punique et, plus encore, le berbère. C'est d'un latin scolaire et relativement soutenu qu'il doit s'agir, car pour l'instant, il est probable que les classes populaires sont encore peu touchées par ce phénomène; peu de chances donc d'avoir un **latin populaire** répandu et bien distinct du précédent (13).

Chronologiquement, ce type de situation doit prédominer jusqu'au II^{ème} siècle de l'ère chrétienne. On peut qualifier cette phase de **première romanisation**, romanisation par le haut, nécessairement incomplète et transitoire.

II-2. La romanisation, du II^{ème} au IV^{ème} siècle.

On peut encore dire de la période précédente qu'il s'agit plus d'une latinisation que d'une romanisation. On vient à la langue en conservant son identité de notable africain.

II- CONSIDERATIONS SOCIOLINGUISTIQUES.

Des considérations historiques qui précèdent, on peut tirer l'idée que la Romania d'Afrique a constitué une position géographiquement fragile. Mais on aurait tort d'en conclure que la romanisation/latinisation fut elle-même fragile et superficielle. C'est en effet un argument insidieux qui relie automatiquement faiblesse de la romanisation avant arabisation et dissolution ultérieure, comme si la Romania d'Afrique avait disparu de n'avoir pas adhéré en profondeur au terrain. Cette vision pessimiste de la romanisation, puis de la déromanisation, ne semble pas s'accorder avec les faits. Faits littéraires par exemple: on voit mal comment une littérature de l'ampleur de celle des auteurs latins d'Afrique aurait pu se développer, de **FRONTON** à **AUGUSTIN**, sans une assise solide, au moins dans les circuits urbains. Il convient donc de revenir sur la romanisation elle-même.

II-1. Une latinisation élitaire, jusqu'au II^{ème} siècle.

Le latin entama peu les langues régionales qui lui pré-existaient. Ceci concerne le **punique** d'une part, le **berbère** de l'autre. Naturellement, le punique resta langue d'usage dans les zones contrôlées préalablement par **Carthage**, ports et comptoirs bien entendu, mais aussi une foule de cités distribuées à l'intérieur des terres. Tout aussi naturellement, le berbère resta en usage courant dans les campagnes, surtout dans les zones montagnardes ou désertiques peu prisées du développement agricole romain (11).

Avec l'apparition et la très rapide diffusion du christianisme, les données du problème sont totalement modifiées. Le latin investit désormais les classes populaires, et c'est la conversion des païens qui en constitue le Cheval de Troie. Les africains miséreux des villes ou des campagnes reçoivent un message de libération dans une langue qui ne représentait pas grand chose pour eux jusqu'à présent. Quelques éléments paraissent révélateurs de cette descente. C'est tout d'abord la multiplication des inscriptions funéraires chrétiennes au cours du III^{ème} siècle et par la suite. C'est un argument de masse, conforté par le fait que la plupart de ces matériaux sont rédigés dans une langue fautive comportant les traits évolutifs pan-romans de l'époque, tant sur le plan phonétique que sur le plan morpho-syntaxique. Ainsi, pour incorrect qu'il puisse paraître d'un point de vue normatif, se met en place un véritable mouvement d'appropriation du latin par les africains. Plus que cela, il s'agit même d'une forme de revendication culturelle que les gens de l'époque ont bien ressentie, tout autant que les Arabes par la suite: être chrétien, c'est être romain (14).

Il est également notoire que circulent à ce moment des traductions locales de certains livres de la Bible, Evangiles selon Saint Luc et Saint Jean par exemple. On conserve certaines versions manuscrites plus tardives de cette "bible africaine" (15), mais quand les versions ne sont pas attestées, la comparaison des écrivains latinophones chrétiens d'Afrique démontre bien l'existence de références communes antérieures et propres à l'Afrique. Cela se remarque chez les fondateurs comme **TERTULLIEN** ou

CYPRIEN, mais aussi plus tard et en particulier chez les donatistes pour qui ces références sont sans doute une garantie d'authenticité régionale et culturelle. D'autre part, les auteurs peuvent eux-mêmes, directement ou indirectement, attester l'utilisation de tels documents. C'est ainsi le cas de **TERTULLIEN** qui, dans un de ses ouvrages écrit: "**Beati mendici (sic enim exigit interpretatio vocabuli quod in Graeco est) quoniam illorum est regnum Dei**" (16). On sait que cet auteur lit et travaille couramment en grec: il prend donc ainsi ses distances par rapport à une tradition écrite de l'Eglise de Carthage. Bien plus tard, **AUGUSTIN** avoue une erreur dans la polémique qui l'oppose aux donatistes (17): il se réfère alors directement aux manuscrits en question: "**Nos autem, et antequam esset pars Donati, sic habuisse codices plurimos, verumtamen afros (.)**".

De cette incursion dans le domaine par ailleurs épineux des textes bibliques de l'Eglise d'Afrique, on peut raisonnablement déduire un activisme de terrain qui dut se baser sur une diffusion de versions populaires absolument indispensables pour la catéchèse de populations jusqu'alors peu ou pas touchées par le latin. Bon nombre d'Africains ont dû acquérir leurs rudiments de latin à l'écoute des prédicateurs. Ceux-ci, comme plus généralement à travers la Romania, n'avaient en somme que deux solutions à leur disposition: ou bien ils traduisaient en langue locale, ou bien ils adaptaient textes bibliques et sermons en latin simplifié, contribuant ainsi à un processus de créolisation du latin d'Afrique. Cf. **Annexe 2**.

Un dernier argument pourrait traduire une irradiation romane profonde. Il est connu, mais on ne le soupèse pas assez en général. C'est celui des incorrections de bon nombre d'écrivains africains. Durant toute cette période en effet, tant chez des mineurs que chez des majeurs, se vérifient des tendances systématiques généralement reconnues comme fondatrices des langues romanes. Pour simplifier un catalogue connu en partie, mais qui reste à établir, l'examen philologique révèle quelques axes de mutation linguistique qui ne sauraient être fortuits. C'est tout d'abord celui des réductions paradigmatiques, confusions de cas, simplification analogique des conjugaisons. C'est aussi, en corrélation, l'amorce ponctuelle d'une syntaxe analytique romane, la montée de constructions prépositionnelles. D'autre part, si l'on est peu renseigné par ces textes sur les changements phonologiques en cours, on peut en revanche observer une grande masse d'innovations lexicales et sémantiques qui ne sont pas toujours propres à l'Afrique (18).

La plupart de ces "fautes" ou mutations sont à peu près conformes à ce que l'épigraphie révèle pour le vulgaire. Il faut donc se poser une série de questions, dont celle-ci en premier lieu: si la plupart des auteurs laissent passer sans les filtrer des traces de parlures vulgaires, est-ce par ignorance? Ce type d'argument, qui pourrait être valable pour certains, ne l'est pas pour d'autres, formés suivant des canons relativement classiques. Or, tous, à des degrés divers, présentent des tendances comparables. D'où une deuxième question en forme d'hypothèse.

N'y aurait-il pas là une sorte de volonté de vulgarisation dans l'expression littéraire du temps, une forme encore de la "récupération" africaine du latin (19)? Les écrivains n'auraient-ils pas, d'une certaine manière, "assumé" le latin de leur province? On devrait s'interroger sur une série de "rejets" plus ou moins nets de la grammaire latine centrale et des grammairiens à cette époque. Une bonne partie de la polémique entre **AUGUSTIN** et **CRESCONIUS LE GRAMMAIRIEN** tourne autour de ce thème (20). **ARNOBE**, dont la langue est par ailleurs réputée correcte, dans une véritable attitude de linguiste, condamne la mesquinerie des normes grammaticales (21). Autre cas, celui de **COMMIDIEN**, dont Paul MONCEAUX écrit: " Ses oeuvres renferment la plus belle collection de barbarismes qu'ait pu rêver le plus mauvais latiniste." (22). Mais **COMMIDIEN** disait écrire pour le peuple et avec la langue du peuple...

Tout semble se passer comme si une prise de conscience de l'originalité de la latinité et de la romanité d'Afrique s'était produite dans les premiers siècles de l'ère. Le latin vulgaire s'y serait particulièrement affirmé, entre autres causes du fait de l'intensité et de la rapidité de la christianisation. L'attitude parfois peu académique des africains serait l'une des manifestations de cette évolution. On peut donc légitimement imaginer une Romania d'Afrique prenant ses distances aux IIIème-IVème siècles, sans être pour autant "décrochée" nettement de l'ensemble des régions romanes. Il y aurait donc eu en même temps accentuation de la romanisation linguistique et culturelle, d'une part, amorce d'une séparation proto-romane de l'autre.

II-3. La romanisation, du IV^{ème} siècle à l'arrivée des Arabes.

A bien des égards, le IV^{ème} siècle est un cap difficile pour l' Eglise d' Afrique. Aux persécutions de **DIOCLETIEN** va succéder la guerre au grand jour entre "réguliers" et schismatiques donatistes. Cette période brûlante est bien balisée par les historiens, beaucoup moins par les linguistes. C'est pourquoi il faut s'interroger sur les mécanismes sociolinguistiques du moment.

Au risque d'en simplifier abusivement le message, on peut dire du Donatisme qu'il fut un mouvement populaire et populiste. Populaire, car, visiblement les pamphlets du début du IV^{ème} siècle, les travaux de **DONAT**, ont porté leurs fruits très rapidement. Une deuxième Eglise vient doubler l'officielle et recrute à tour de bras, particulièrement dans les campagnes; elle en arrive ainsi à mettre en péril les circuits cultuels orthodoxes. Populiste aussi car elle prétend s'adresser directement au peuple et rétablir la pureté originelle du christianisme d'Afrique (23).

La condition sociolinguistique d'un tel succès est celle d'une latinisation en profondeur, ce qui ne signifie pas pour autant latinisation "correcte". Dans un climat de joutes verbales permanentes, on ne peut plus imaginer les uns et les autres (particulièrement les donatistes) traduisant leurs propos en langue locale. Leur auditoire est forcément pénétré et de langue et de culture romano-chrétienne (cf. II-2). On est donc pratiquement assuré par ce biais d'une pratique courante du **latin vulgaire** dans les villes et dans les campagnes. Naturellement, nombre de ces latinophones ruraux sont en même temps des **diglottes** latin/

Cette situation semble consacrer une fracture interne du latin, en voie de production depuis la période précédente. Les avancées de la romanisation sont assez importantes pour permettre aux acteurs linguistiques de prendre conscience de l'existence de deux ordres de variétés: écrites, châtiées et soutenues dans la sphère littéraire; orales et tendant au roman dans la sphère quotidienne et populaire. Ce phénomène, encore une fois confirmé par les gisements d'inscriptions, est sensible tout au long de la polémique entre catholiques et donatistes. La plupart des auteurs sont capables d'adopter tons et structures appropriées de la langue suivant qu'ils produisent des traités, des sermons, des discours populaires.

Indirectement, le rôle des Vandales est peut-être plus important qu'on ne le juge généralement. Il est vrai que, directement, leur poids ne fut pas significatif. Arrivés et installés durant la première moitié du Vème siècle, ils ont au mieux représenté 1 à 2 % de la population totale. Quelques temps, ces groupes purent conserver leur identité linguistique et culturelle. Mais, comme la majorité des ethnies germaniques installées dans l'Empire, les Vandales se romanisèrent rapidement. C'est donc sur leur médiation sociolinguistique qu'il faut s'interroger (24).

Du point de vue des romans d'Afrique, les Vandales présentaient deux caractéristiques identitaires les plaçant en position de "repoussoir" de la romanité.

C'est tout d'abord leur langue qui en fait un corps extérieur, un idiome barbare, sociolinguistiquement déprécié, subi par les populations contrôlées.

C'est surtout l'**arianisme**, pratiqué par les Vandales, qui exaspère les populations soumises. Ne perdons pas de vue que l'Eglise d'Afrique sort à peine d'une très longue crise. En quelque sorte l'arianisme est une hérésie de trop, d'autant plus discréditée que **GENSERIC** (428-477) mène une politique de persécution du clergé catholique et de spoliation des propriétaires terriens. Ceci conduit à une exil d'une bonne part des élites africaines...

Le peuple roman et catholique perd de la sorte une partie de ses garants traditionnels tout en étant contraint d'assurer et de renforcer sa double identité. Voici donc un rôle paradoxalement positif des germains.

L'aspect le plus négatif pour la Romania d'Afrique est certainement le fait que le système politique vandale (cf. plus haut) conduit à un relâchement notable des terroirs autrefois plus ou moins bien contrôlés par Rome. Rebellions et sécessions se multiplient. Sociolinguistiquement, un recul du latin vulgaire doit se produire, particulièrement chez les diglottes repérés au IVème siècle (cf. plus haut). Sur ces marges, berbère et paganisme doivent se réinstaller.

La restauration byzantine se coulera dans une série de comportements comparables. De nouveaux affrontements se produisent avec l'Eglise d'Afrique: christianisme d'orient contre christianisme d'occident cette fois. Les tribus insoumises se multiplient. Il est intéressant d'observer qu'en cette époque où tout semble s'effondrer, le christianisme et la romanité peuvent encore avancer (25). C'est dire que cette identité est très vigoureuse et prosélyte, pratiquement indépendante de tout pouvoir.

III- BILAN.

A ce stade de la réflexion, on peut donner quelques éléments de réponse à la question principale abordée: quelle Romania les Arabes ont-ils donc investi à partir du VIIème siècle? Naturellement, dans un domaine aussi mal balisé, où les renseignements directs sont rares, la démarche sociolinguistique touche de très près aux méthodes de l'archéologie: il faut reconstituer sans que l'on soit assuré à aucun moment de la justesse de la restitution. Mais peut-être s'approche-t-on du vraisemblable, compte-tenu de ce que l'on sait du passé et des évolutions ultérieures.

III-1. Une Romania affirmée et solide.

Probablement plus solide qu'on ne l'imagine généralement. Le roman qui se profile n'est sûrement pas une langue "aux abois". Certes, on vient de le voir, certains reculs sont inévitables sur les marges, mais en même temps, les épisodes du Royaume vandale et de l'Afrique byzantine renforcent l'homogénéité de la Romania d'Afrique, en favorisant toujours plus la maturation identitaire de cette région.

Ce n'est en aucune manière, une romanisation de façade. Les témoignages épigraphiques, les documents littéraires eux-mêmes (cf. plus haut), révèlent une imprégnation profonde. Ajoutons ici une considération sur un thème que nous développons ailleurs. C'est celui de la toponymie. Treize siècles après la disparition politique de la mouvance romaine, une grande masse de toponymes de Tunisie, d'Algérie orientale, plus rarement de l'ouest, nous livre, quasi-pétrifié, le matériel phonique proto-roman du VIIème siècle.

En voici succinctement quelques illustrations. Le toponyme antique est à gauche, son correspondant actuel à droite (*).

III-1-a. Syncopes vocaliques romanes (26).

Elles sont fréquentes, en pénultième post-tonique, ou plus haut dans le mot. Elles vont globalement dans le sens d'un relâchement articulo-phonétique qui tend à rapprocher Romania d'Afrique et Romania occidentale:

CHUSIRA = **KISRA** (Tunisie, graphie courante **LA KES-SERA**). Pénultième brève et report de l'accent tonique.

UTHINA = **ODNA** (Tunisie, graphie courante **ODNA**).
Même cas.

III-1-b. Usure du vocalisme atone final (27).

On repère un système à nouveau très proche de la Romania occidentale, plus précisément de la Gaule. En effet, les voyelles finales sont perdues, sauf (**a**).

VAZI (SARRA) = **HENCHIR BEZ** (Tunisie).

GIRBA = **JIRBA** (Tunisie, graphie courante **DJERBA**).

III-1-c. Sonorisation des consonnes occlusives intervocaliques sourdes (28).

C'est on le sait un grand trait typologique définitoire de la Romania occidentale, affectant gallo-roman et ibéro-roman. Dans les corpus observés, c'est plutôt de l'ibéro-roman que l'on semble se rapprocher car l'on ne dépasse semble-t-il jamais le stade de la consonne sonore.

CLUPEA = **QLIBYA** (Tunisie, graphie courante **KELIBIA**).

UTHINA = **ODNA** (Sonorisation antérieure à la chute de la pénultième atone).

(*) Le trait souscrit indique la place de la voyelle tonique.

III-1-d. Confusion /w/-/b/.

C'est une phénomène qui, dans la Romania actuelle, touche principalement l'ibéro-roman et l'occitan dit "aquitano-pyrénéen" (29).

AVEDDA = (HENCHIR) BED (Tunisie).

VAGA = BEJA (Tunisie).

La plupart de ces traits sont également représentés dans les inscriptions funéraires. Le dernier, tout particulièrement, est très fréquemment attesté, d'où des attestations **NOBEMBRES**, **BICTOR**, **BICTORIANA**, **BIXIT**, **BIDUATA** etc. Cf. **Annexe 3**.

Il est donc évident que le latin vulgaire d'Afrique a suivi entre le IIIème et le VIIème siècle toutes les inflexions du proto-roman. Se préparait donc, à l'arrivée des Arabes, une langue romane (voire plusieurs), rattachable(s) à la Romania occidentale, bien que certains traits évoquent parfois la Romania orientale (30).

En ce qui concerne le matériel toponymique, il faut effectuer une réflexion très simple. Si les Arabes ont transmis des structures proto-romanes nettes (tout en les intégrant à leur propre système phonologique et morphologique), c'est qu'ils ont entendu ces toponymes sous cette forme, de leurs informateurs et des populations soumises. On aurait alors dans ce cas une preuve indéniable de la réalité du latin parlé d'Afrique ou proto-roman.

III-2. Une Romania stratifiée.

Les exemples qui viennent d'être choisis sont issus du corpus tunisien, où ils sont très nombreux.

On rejoint ici une observation faite plus haut. Globalement, la densité relative des gisements épigraphiques, des sites, des corpus toponymiques à profils proto-romans, des productions littéraires aussi, reflète l'étagement historique de l'occupation. Pour cette raison, on peut raisonnablement considérer qu'un roman de Tunisie, voire d'Algérie orientale était en préparation. C'est nettement moins évident pour la partie occidentale, les provinces traditionnelles de **Maurétanie**, particulièrement la Tingitane, s'étant révélées à plusieurs reprises fragiles dans l'Histoire de Rome (31).

Le plus vraisemblable est alors que dans ces régions le latin ait joué le rôle de **langue de culture**, de **koinè haute**, en n'adhérant que par endroits et de manière trop ponctuelle pour résister ultérieurement. L'effacement très rapide de cette Romania africaine de l'ouest en est une preuve indirecte (32).

III-3. Une Romania plurilingue.

Au VIIème siècle, berbère surtout, punique dans une moindre mesure, résistent bien. La mouvance berbère, relativement bien contenue jusqu'au IIIème siècle, tend à reprendre du terrain depuis le IVème siècle. Il serait pourtant erroné de concevoir une dichotomie répulsive **latin/berbère**. Un échange socio-culturel important semble s'être produit entre les deux langues. Cet échange, repéré par un linguiste comme Hugo SCHUCHARDT au siècle dernier, aurait porté principalement sur les unités de l'espace agricole utile (type **IGER**= lat. **AGER**, **URTI**= lat. **HORTUS**), les productions (type **ABAW**= lat. **FABA**, **IKIKER**= lat. **CICER** "**pois-chiche**"), l'élevage, l'espace domestique, pour finir.

C'est l'ensemble des individus et tribus **diglottes** qui dut contribuer à la circulation de ces emprunts, car ce type de population a constitué un interface naturel entre les deux systèmes linguistiques. Nous avons également dans ce processus les traces très typiques de la manière dont Rome a toujours considéré l'Afrique: une réserve alimentaire, un espace agricole à entretenir et aménager, appelant une action agromomique continue tout autant qu'une haute protection militaire des terroirs sédentarisés.

L'interaction s'est aussi nécessairement produite en sens inverse. Il y a pourtant très peu de chances de pouvoir un jour reconstituer nettement le **latin régional** d'Afrique. Il faudrait qu'au préalable ait été effectué un dépouillement lexicographique des textes en latin populaire de la région. Toutefois, c'est au mieux de la surface lexicale du latin d'Afrique que l'on traiterait dans ce cas.

Contrairement au **berbère**, le **punique**, s'il survécut à la romanisation (ce qui n'est pas assuré), ne dut guère subsister au delà de la première vague d'arabisation. On a sur ce point évoqué la très rapide arabisation possible de locuteurs familiers d'un idiome sémitique. Mais il est plus probable encore que le punique ait sans cesse régressé depuis la christianisation de l'Afrique. Autant cet idiome urbain pouvait-il se maintenir en forme de riposte identitaire sur fond de paganisme, autant l'association ultérieure du latin et du christianisme fit-elle sans doute reculer définitivement la langue passée de Carthage.

A l'échelle des huit siècles considérés, les deux langues dominées par le latin ne pouvaient offrir la même résistance. Il est à peu près assuré que la **ruralité** du berbère, caractéristique qui infériorise cette langue par rapport à toutes les langues véhiculaires ou d'Etat (**punique** puis **latin**, **arabe** et **français** aujourd'hui), fut en même temps la cause profonde de sa survie. C'est encore le cas à la fin du XXème siècle. Il faut aussi remarquer qu'on a toujours parlé berbère dans la Romania comme à l'extérieure de celle-ci, ce qui naturellement ne pouvait que renforcer l'ancrage de cette langue.

Le punique au contraire était en concurrence à peu près directe avec le latin, enfermé dans la Romania en quelque sorte, et par là condamné à une dissolution urbaine.

En dépit des comportements variables de ces deux langues on voit tout de même que la Romania d'Afrique, jusqu'au bout, se définit dans un cadre **plurilingue**, plus justement **pluriglossique**. C'est en partie par rapport à ce cadre de référence que se conçoit son affaïssement ultérieur.

III-4. Une diglossie interne déséquilibrée.

La fracture interne des premiers siècles de l'ère rapproche la Romania d'Afrique du reste de la Romania. Mais on doit retenir un déséquilibre probable en faveur du **vulgaire**, dès lors que les élites semblent régulièrement décapitées, surtout depuis la domination vandale. Les exils programmés d'une bonne partie des classes cultivées et (ou) possédantes auraient en quelque sorte livré le proto-roman à sa propre dynamique, en favorisant ainsi un mouvement de banalisation du latin.

Une littérature latine se maintiendra jusqu'au VIIème siècle sans doute, mais en somme très détachée de la réalité romane du terrain, sans échange réel avec ce dernier.

Les envahisseurs arabes vont venir confirmer ce mouvement en favorisant l'exil des derniers cadres byzantins, laïcs ou religieux, ce que l'on reprendra plus loin.

III-5. La solidarité latin/catholicisme.

La solidarité latin ou proto-roman/culte catholique s'accroît sans cesse depuis les débuts de la christianisation. Les avatars de la Romania d'Afrique depuis le IVème siècle ne peuvent que la confirmer plus encore. Cette liaison très forte de la langue et du culte est une clef à bien des égards pour comprendre ce qui se produira par la suite (32).

NOTES

- (01)- Willy BAL "Introduction aux études de linguistique romane, avec considération spéciale de la langue française", Paris, Didier, 1966.
- (02)- Cette opinion s'affirme clairement chez de nombreux hommes de lettres de l'époque. C'est en particulier la thèse développée par Louis BERTRAND dans ses écrits du début du siècle, et l'on trouvera un bon rendu du climat intellectuel de ces travaux dans Abdeljelil KAROUI "La Tunisie et son image dans la littérature française du 19ème et de la première moitié du 20ème siècle", Tunis, STD, 1975.
- (03)- Voir F. MANZANO "Des maghrébins lettrés observent le Paysage linguistique d'Afrique du Nord", Cahiers de Linguistique Sociale, n°22, 1993. Egalement: "La francophonie dans le Paysage linguistique du Maghreb: contacts, ruptures et problématique de l'identité", in "Le Français au Maghreb", Université de Provence (Colloque), parution 1995.

- (04)- L'arabe est langue officielle unique des Etats du Maghreb. Il est surtout conçu comme langue de la **nation arabe** ou **arabo-islamique (UMMA)**.
- (05)- Voir Salem CHAKER "Langues et cultures berbères en Algérie depuis 1988: rupture ou continuité?", Cahiers de Linguistique Sociale, n°22, 1993.
- (06)- Après la disparition de la Romania primitive d'Afrique dont nous traitons, les langues romanes formées s'installent au Maghreb (zones littorales) dès la fin du Moyen Age.
- (07)- CORIPPE "La Johannide", cité par J. FONTAINE "Histoire de la littérature tunisienne", Tunis, Turki, 1988.
- (08)- J. CARCOPINO "Note sur une inscription chrétienne de Volubilis", Hespéris, tome VIII, 1928.
- (09)- Parmi les chefs de guerre berbères, le légendaire fait une place notable au personnage de **La Kahéna**, l'une des figures de proue de la résistance, morte en 700.
- (10)- L' **Africa vetus** est occupée à partir de 146 av. J.-C. (en gros la Tunisie). S'y greffe l' **Africa nova** en 46 av. J.-C. Plus à l'ouest les **Maurétanie** (Césarienne, Tingitane) se mettent en place à partir du Ier siècle de l'ère chrétienne.
- (11)- Tout au long de la période observée, une bonne part de la mouvance berbère ne fut qu'indirectement contrôlée par Rome, sous forme d'alliances et de protectorats. Toutefois, l'écran ainsi créé, sorte de **limes** politique, craquait régulièrement. Voir p.e. Marguerite RACHET "Rome et les berbères", Bruxelles, Latomus, 1970.
- (12)- On doit remarquer un goût prononcé de nombreux rois maures fédérés (comme **JUBA**) pour les lettres et la culture grecques. C'est au demeurant un passage obligatoire chez tout homme cultivé de l'époque. De cet état de fait attestent des écrivains comme **APULEE** ou **TERTULLIEN**.
- (13)- Les débuts d'une diglossie limitée sont probables chez une minorité de locuteurs populaires en relation directe avec les élites du moment.
- (14)- L'appellatif **/rum/-/rumi/** réservé aux descendants des romanisés et chrétiens au cours du Moyen Age, encore utilisé pour désigner les européens aujourd'hui, illustre cette jonction. Notons qu'il a abondamment marqué la toponymie d'Afrique du Nord.
- (15)- Sur cette question, voir p. e. Paul MONCEAUX "Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne", Leroux, 1901, tome I, chap. 3. Les **codex** sont généralement du IVème ou du Vème siècle, mais les traditions qu'ils fixent sont antérieures. Pour **ARNOBE DE SICCA**: "**trivialus et sordidus sermo est**" (P. MONCEAUX, même tome, p.170).

- (16)- P. MONCEAUX, mêmes références, p.109.
- (17)- P. MONCEAUX, mêmes références, p.136.
- (18)- On cite souvent les écrivains du IIème et du IIIème siècles, **TERTULLIEN** en premier lieu, mais le catalogue des traits vulgaires dépasse ce cadre chronologique. Pour le détail, voir encore les observations de P. MONCEAUX à propos de différents écrivains chrétiens.
- (19)- Ceci vaut sans doute pour d'autres secteurs de la Romania. D'un point de vue diachronique, on remarquera qu'une autre forme de "récupération" est à l'oeuvre au XXème siècle dans la régionalisation maghrébine du français. Le parallèle mériterait d'être entrepris.
- (20)- Voir P. MONCEAUX, tome VI, pp. 106 et suivantes.
- (21)- P. MONCEAUX, tome III, pp. 290-291.
- (22)- P. MONCEAUX, tome III, p. 483.
- (23)- Voir en particulier le tome IV de P. MONCEAUX.
- (24)- Pour la question des Vandales en Afrique, voir p. e. L. SCHMIDT "Histoire des Vandales", Payot, 1953; ou Ch. COURTOIS "Les Vandales et l'Afrique", Thèse, Paris, Arts et métiers graphiques, 1955.
- (25)- D'après Jean FONTAINE "Histoire de la littérature tunisienne par les textes", Tunis, 1988, p. 105. Au VIème siècle, la propagande chrétienne est toujours très active dans le sud de l'actuelle Tunisie. Il faut d'ores et déjà remarquer que cette région du Maghreb conservera longtemps des communautés chrétiennes après islamisation et arabisation.
- (26)- Ce trait est sensible dans la Romania occidentale, particulièrement en gallo-roman. Si l'on se base sur ce secteur, l'effacement des atones pourrait s'être produit entre le IIIème et le Vème siècle, donc durant la période de confirmation d'un proto-roman d'Afrique.
- (27)- L'amuissement des atones finales doit s'être produit avant le VIIème siècle, ou être en cours à l'arrivée des Arabes. On estime ce changement accompli en gallo-roman au VIIIème siècle. Voir p. e. André LANLY "Fiches de philologie française", Bordas, 1971, pp. 25-26.
- (28)- Ce phénomène est généralement daté de la fin du IVème et du début du Vème siècle.
- (29)- Ce trait pourrait être ancien. On estime en effet que le /w/ latin est réalisé /ʍ/ durant les premiers siècles de l'ère (A. LANLY, ouv. cité, p. 21).
- (30)- Par exemple la palatalisation de /d/ devant /j/, révélée par les inscriptions et présente dans **DIANA VETERANORUM** = **ZANA** (Algérie).

- (31)- Le contact entre Césarienne et Tingitane est une zone très fragile (actuellement zones frontalières d'Algérie et du Maroc septentrional). Sous **DIOCLETIEN** par exemple, le Tingitane n'est plus qu'une tête de pont coupée du reste de l'Afrique et rattachée au diocèse d'Espagne.
- (32)- Les auteurs arabes du Moyen Age signalent longtemps la présence de communautés romano-chrétiennes en Algérie et en Tunisie, non au Maroc.

ANNEXE 1

CARTOGRAPHIE (page suivante)

Carte 1:

Extension maximale de l'occupation romaine (IIème siècle).

A quelques nuances près, les articulations provinciales sont les suivantes:

- A- Maurétanie tingitane
- B- Maurétanie césarienne
- C- Numidie
- D- Afrique, ou Africa vetus
- E- Afrique proconsulaire
- F- Cyrénaïque.

Carte 2:

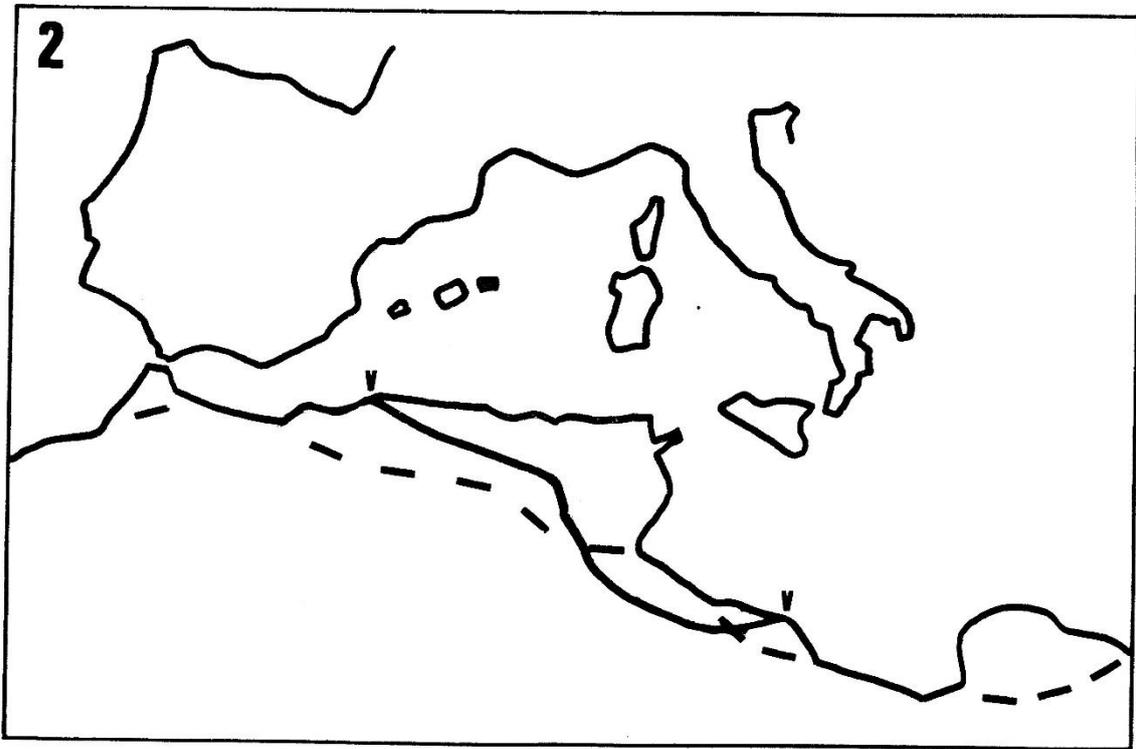
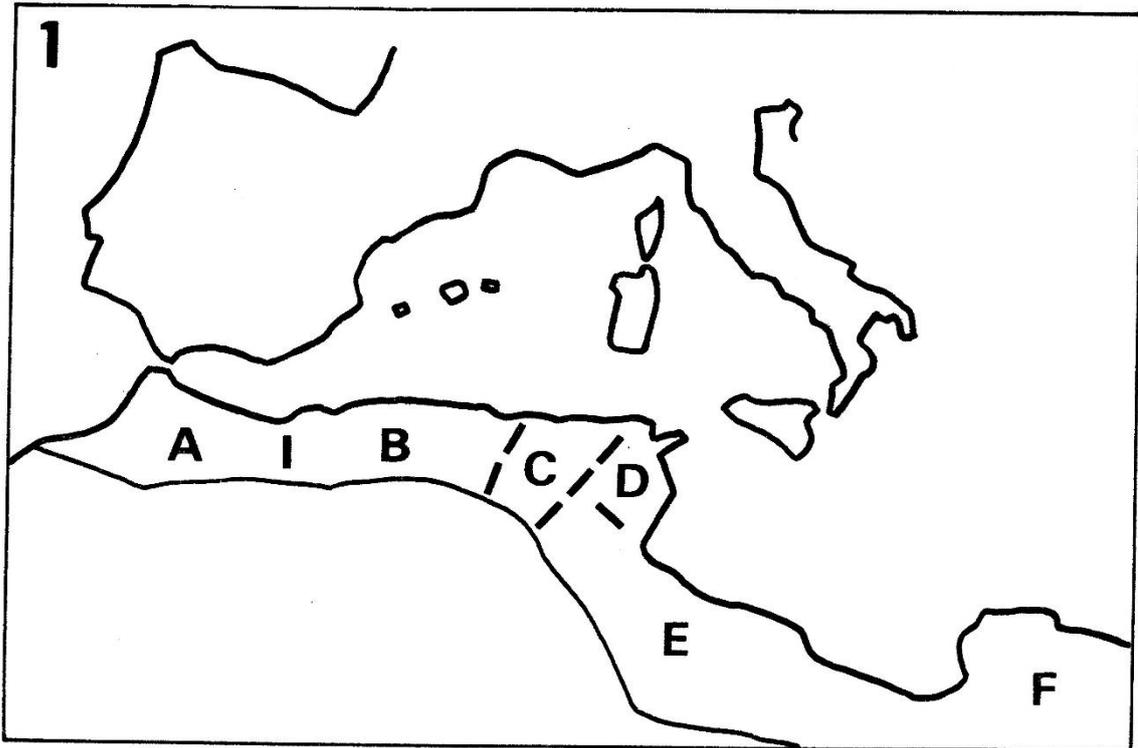
La Romania au Vème siècle.

En trait plein, limites du Royaume vandale (V).

En trait discontinu, limites des zones chrétiennes probables au Vème siècle (*).

La confrontation de ces deux lignes montre en particulier que différentes zones latinisées/romanisées sont en quelque sorte livrées à elles-mêmes au Vème siècle. Certaines reviendront provisoirement dans la mouvance byzantine. Mais il faut préciser que cette dernière ne dépassera guère les limites de l'occupation vandale: des pans entiers de la Numidie et de l'ouest sont définitivement perdus. Commence dans ces zones un processus de réduction de la Romania qui préfigure dans ses grandes lignes le processus de réduction ultérieur dans le cadre du Maghreb arabe. Cette réduction adopte la forme générale d'îlots dispersés. Deux conséquences sociolinguistiques du mouvement sont à retenir: les communautés romano-chrétiennes s'éloignent toujours plus d'une norme centrale (linguistiquement et géographiquement). D'autre part, les coupures entre secteurs romans tendent à localiser, à dialectaliser un proto-roman déjà affaibli sur l'axe précédent. Les conditions sont alors réunies pour une dissolution dans l'environnement berbère.

(*) D'après J. MESNAGE "L'Afrique chrétienne", Leroux, 1912, principalement.



ANNEXE 2

PROBLEMATIQUE LINGUISTIQUE DE LA CHRISTIANISATION AU

II^{ème} siècle: Paul MONCEAUX, ouv. cité, tome I, p. 106.

Ainsi, en l'année 180, de modestes bourgeois, des gens du peuple et des esclaves, arrêtés à **Scillium**, dans une petite ville de Proconsulaire, et amenés à **Carthage**, apportaient avec eux, dans leur "boîte", les Evangelies et les Epitres de Saint Paul. Evidemment, ces pauvres gens ne pouvaient les lire qu'en latin. Ce qui laisse supposer, dès cette époque, l'existence d'une traduction partielle du Nouveau Testament.

On s'explique aisément que les premiers missionnaires, débarquant en Afrique, aient dû introduire avec eux, ou faire exécuter aussitôt, une version de leurs principaux livres sacrés. Le grec n'était compris que des lettrés, ou des marchands de **Carthage** et des grandes cités maritimes. Partout les gens du peuple, et même la plupart des bourgeois dans l'intérieur du pays, ne parlaient que le latin ou les langues indigènes. Or les livres saints, gages des promesses divines, devaient être et étaient lus alors par tous les fidèles. De plus, on en récitait des fragments dans les réunions liturgiques. Enfin, dans ces psaumes à répons, dont parle **TERTULLIEN** (*), c'était l'usage que le peuple reprît en chœur certains versets. Si ces lectures édifiantes, si ces chants s'étaient faits en grec, quelques clercs auraient compris peut-être, mais ils auraient été presque seuls à comprendre: hypothèse inadmissible, parce qu'elle est absolument contraire à l'esprit des communautés primitives. - Ainsi les nécessités mêmes de la propagande et du culte, dans l'Afrique romaine, exigeaient impérieusement qu'on traduisît au moins une partie des livres saints; et les **Actes** des Scillitains nous montrent qu'en 180 on lisait à **Scillium** une traduction des Evangelies et des Epîtres de Saint Paul...

(*) **De oratione**, 27.

ANNEXE 3

INSCRIPTIONS FUNERAIRES CHRETIENNES: d'après A.-L. DELATTRE

"L'épigraphie funéraire chrétienne à Carthage", Tunis, 1926.

